

*Le chien de  
Noël*

Vous savez que certaines scènes ne se produisent que le soir de Noël. Et si vous en êtes le témoin, vous savez également que nul ne vous croira quand vous raconterez à quoi vous avez assisté.

C'est pourquoi j'ai longtemps hésité avant de vous raconter cette histoire. Et pourtant, elle est vraie, aussi vraie qu'un conte. Alors, peu importe que vous me croyiez ou non. D'ailleurs, je la revis, comme si c'était hier.

Sur le trottoir des grands magasins, des milliers de personnes se pressaient, les mains encombrées de paquets enrubannés et de sacs et on devinait qu'elles allaient toutes réveiller en famille ou avec des amis.

Je suivais la foule, un peu désœuvré et vaguement en quête du dernier achat qui stupéfierait forcément mes commensaux ce soir-là. Mon attention fut sollicitée par une musique qui se rapprochait. Ou plutôt c'était moi qui m'en rapprochais. Malgré la date, c'était loin d'être une musique céleste. Les raclements de l'archet me laissaient penser que le violoniste jouait d'instinct et, si j'ose dire, il n'avait pas l'instinct très sûr. Mais, malgré le grincement des cordes, je reconnus Douce nuit, le Noël traditionnel allemand.

J'aperçus bientôt le musicien, un bonhomme plus très jeune avec de drôles de petites lunettes rondes et un bonnet de fourrure qui lui cachait entièrement les oreilles. Il portait un long manteau plutôt râpé avec deux grandes poches qui baillaient. Il se tenait non loin d'un marchand de marrons et profitait ainsi un peu de la chaleur du brasero. Par terre, à ses pieds, une soucoupe, vide. J'y déposai une pièce de deux euros et je jugeai que le montant de l'obole me donnait le droit d'écouter un deuxième morceau.

Le premier morceau terminé, je lui fis signe que j'avais apprécié. Il me remercia d'un signe de tête et attaqua immédiatement une deuxième série de grincements dans lesquels je parvins tout de même à reconnaître Mon beau sapin. La foule passait, toujours aussi encombrée et toujours aussi indifférente. Ma pièce demeurait obstinément seule dans la soucoupe.

Un chien s'approcha. Un drôle de chien jaune avec de longues oreilles pendantes. Il me renifla brièvement puis s'arrêta devant le musicien. Il semblait écouter. Au bout de quelques secondes, il se mit à se balancer imperceptiblement au rythme de la musique. Le musicien, amusé, se mit à jouer un peu plus vite. Mais le chien suivit et accéléra son dandinement. Alors, le musicien, maintenant franchement amusé, se mit à attaquer un morceau tzigane. Je vis alors le chien se dresser sur ses pattes arrière et sauter alternativement d'un pied sur l'autre. Il avait croisé ses pattes avant à la façon des cosaques quand ils dansent. Le musicien, sans doute stimulé, jouait beaucoup mieux. Les notes s'enchaînaient, parfaitement liées, et les doigts étaient bien plus agiles sur les cordes. Il souriait et, sans doute pour piéger son danseur, il ralentit assez brusquement. Le chien, loin de se démonter, ralentit immédiatement sa danse. Alors, le musicien, de plus en plus amusé, se remit à jouer rapidement. Le chien accéléra ses mouvements. Il sautait sur place, d'un pied sur l'autre, toujours parfaitement en mesure.

Quelques passants qui avaient remarqué le manège s'étaient attroupés. Ils mirent bientôt à taper des mains - et ils avaient beaucoup moins de rythme que le chien - pour accompagner la danse. Quelques pièces tombèrent dans la soucoupe.

Après le morceau tzigane et sans attendre la fin des applaudissements, le violoniste démarra une square dance. Il jouait maintenant parfaitement et on aurait même pu se demander pour quelle raison un tel virtuose en était réduit à jouer dans la rue. Le chien, loin d'être décontenancé par le changement de style, se mit à danser le quadrille. On s'aperçut vite qu'il en connaissait toutes les figures. L'attroupement grossissait et la soucoupe se remplissait. Les quelques rares promeneurs

toujours pas décidés à s'arrêter avaient de plus en plus de mal à se frayer un passage entre l'attroupement et les vitrines.

Le musicien - contrairement au chien - commençait à se fatiguer. Mais après les applaudissements qui accompagnèrent la fin du deuxième morceau, il trouva encore assez de forces pour en jouer un troisième et non des moindres puisqu'il s'agissait ni plus ni moins de la cinquième danse hongroise de Brahms. Musicien et danseur travaillaient dans la plus parfaite synchronisation, de celles qu'on obtient après plusieurs mois de répétitions intenses. Le chien s'adaptait sans difficulté aux incessants changements de rythme du morceau, sautant d'une patte sur l'autre, tournant sur lui-même, se pliant et se relevant avec souplesse et toujours en rythme.

La fin du morceau fut suivie d'une ovation poussée par deux cents personnes au moins. La clameur, entendue jusque de l'autre côté du boulevard, incitait les flâneurs à traverser, malheureusement trop tard. Le musicien salua, se pliant et se relevant plusieurs fois. Il chercha son partenaire pour le féliciter mais celui-ci avait disparu.

Les spectateurs, comprenant que le concert était terminé, s'éparpillèrent. Le musicien vit le trottoir se vider. Il fut bientôt seul avec, à deux pas, le marchand de marrons qui éteignait son brasero. Plus un bruit. Juste les lumières du boulevard qui s'éteignaient et, au loin, la clochette de l'Armée du Salut qui appelait les derniers flâneurs.

C'est alors que le musicien s'aperçut que sa soucoupe débordait de pièces, qui se répandaient sur le trottoir. Il prit deux euros et les tendit au marchand de marrons.

- Je viens d'éteindre mais ils sont encore tout chauds lui dit ce dernier.
- Avez-vous vu où est passé le chien ? demanda le musicien.
- Quel chien ? Non, je n'ai pas vu de chien. Joyeux Noël monsieur.
- Joyeux Noël. Moi aussi je remballe.

Il prit le temps de déguster ses marrons et jeta le cornet rempli d'épluchures dans la poubelle voisine. Puis il rangea le violon dans son étui qu'il referma et glissa l'archet dans une de ses immenses poches béantes. Il versa dans l'autre poche le contenu de la soucoupe.

Il se mit en marche le long du boulevard désert, l'étui à violon à la main. L'air était doux. Seules les vitrines étaient encore allumées. Il fit un pied de nez à un mannequin enguirlandé.

Il s'arrêta devant la femme qui agitait sa clochette et déposa dans la grosse tirelire tout le contenu de sa poche. Comme elle avait l'air surpris, il crut bon d'ajouter :

- Ne vous inquiétez pas, le chien est d'accord.

Jean-Paul Chevalley

Décembre 2008